Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/questionreligieu00gill

LA

QUESTION RELIGIEUSE

PAR

A. GILLIOT.

PRIX : 30 CENTIMES.

PARIS
LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE, 25,
QUAI VOLTAIRE.

1850.

Extrait de la *Démocratie Pacifique.*

280
G41g

LA

QUESTION RELIGIEUSE.

LA CRISE.

Le canon français vient d'annoncer du haut du château Saint-Ange la restauration de l'autorité pleine et entière du pape !... Pie IX reprend, sous la protection des baïonnettes des puissances catholiques, le gouvernement des Etats romains, sans être lié par aucune promesse, sans être gêné par aucune condition restrictive ; en un mot, il est rétabli dans l'exercice le plus absolu de sa volonté !...

Vit-on jamais les apparences d'une restauration plus complète ? Aussi, cette question romaine, qui, depuis quelques mois, est le cauchemar,

de nos hommes d'Etat, devrait-elle être enfin résolue par l'autorité des faits accomplis, si puissante en politique.

Mais, chose inouïe dans les annales politiques, la victoire matérielle, cette fois-ci n'a pas tranché la difficulté. La question romaine reparaît encore plus compliquée, plus menaçante que dans le principe. Ce n'est pas seulement le monde politique qui s'agite; le monde religieux commence à s'émouvoir, et le débat s'élève à la hauteur d'une question religieuse, immense et radicale. C'est que la question romaine n'est pas seulement une question politique; elle est le point de départ d'une révolution qui doit couronner les autres révolutions, de la révolution religieuse.

Singulières conséquences de cet évènement, qu'on a appelé l'*accident de février !* D'une révolution politique en France, il est sorti une révolution politique européenne qui a ébranlé le monde entier. Ensuite, cette révolution s'est creusé le lit profond d'une grande révolution sociale, malgré l'entêtement et les efforts aveugles des politiques purs, qui veulent la renfermer dans les limites étroites de la politique. Et voici qu'aujourd'hui elle va s'élever à la hauteur d'une immense révolution religieuse.

C'est qu'une révolution aussi radicale que celle qui s'accomplit sous nos yeux ne pouvait pas rester longtemps étrangère à ce qu'il y a de plus radical, de plus fondamental dans la vie des peuples, la religion.

On cherchera à pallier, à rappetisser la révolution religieuse qui commence, comme on l'a fait pour la révolution sociale; mais les faits n'en marchent pas moins avec une irrésistible logique,

et au milieu des ténèbres de l'obscurantisme et des préjugés politiques, les éclairs qui sillonnent l'horizon font voir aux yeux les moins clairvoyants toute la profondeur de la révolution religieuse, Celle-ci, pas plus que ses sœurs aînées, la politique et la sociale, n'est le produit d'un simple accident, comme veulent le faire croire les politiques myopes. Son germe s'est développé antérieurement dans les esprits, comme la révolution politique et sociale était préparée par un travail qui s'était accompli sourdement dans les nouvelles générations, avant l'explosion de février. Et les fautes des hommes politiques et religieux, qui, par un zèle hypocrite de conservation, ont mêlé la question politique avec la question religieuse et compromis l'une par l'autre, ne sont à considérer que comme les causes secondaires d'un évènement qui était préparé depuis longtemps.

La restauration à Rome, par les baïonnettes étrangères, du pouvoir temporel du vicaire de Jésus-Christ, de celui qui a condamné l'usage de l'épée et qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, n'est à considérer proprement que comme la cause secondaire hâtant l'explosion d'une révolution qui s'accomplit depuis longtemps dans les esprits, en dessillant les yeux les plus aveugles, en ébranlant les plus obstinés et en imprimant au monde religieux une secousse profonde.

Il y a en effet dans ce fait, si petit en apparence, des choses qui choquent si vivement la conscience humaine et les notions les plus vulgaires de la légitimité, que, pour nous servir du langage expressif d'un célèbre théatin, « il n'y a pas

» de conscience qui n'en soit révoltée, il n'y a
» pas de foi qui y tienne, il n'y a pas de cœur qui
» n'en frémisse, il n'y a pas de bouche qui ne se
» porte, comme forcée, à la malédiction. »

Ainsi, d'un côté, on voit une nation, qui, au prix de plusieurs révolutions, est rentrée dans sa souveraineté, ravir à un autre peuple sa souveraineté récemment reconquise, et, pour la justification de cet attentat inouï, déclarer au monde stupéfait et indigné qu'elle combat pour la religion, dont les intérêts sont au-dessus de la souveraineté d'un petit peupie, et mettre en avant un prétendu droit public des peuples catholiques qui choque tous les principes ordinaires de la justice. Et cet acte a pour complices d'autres puissances catholiques qui s'élancent sur les Etats romains comme une meute sur une bête féroce.

D'un autre côté, on voit un acte non moins étrange, non moins absurde, non moins inique de la part d'un pape (ou, en son nom, d'une coterie de cardinaux, ce qui est indifférent, car, dans une pareille question, les personnes sont peu de chose) ; mais laissons encore parler le père Ventura : « On voit, dit-il, un pape qui lance quatre puis-
» sances de l'Europe contre son peuple, parce
» que ce peuple abandonné, sans gouvernement,
» par son prince, rejeté, excommunié, repoussé,
» a voulu se donner un gouvernement conforme
» à ses anciens droits, à ses anciennes traditions
» (car Rome a été toujours république depuis son
» origine jusqu'à nos jours) ; un pape qui veut
» régner temporellement par le meurtre et par
» le glaive, qui veut s'imposer à trois millions de
» chrétiens par les baïonnettes et le canon, qui

» veut relever son trône sur des milliers de ca-
» davres et sur un lac de sang. »

Quelles seront dans les esprits les conséquences de ce double attentat cherchant à se justifier par une théorie politique et religieuse aussi étrange, aussi contraire aux idées qu'on se fait généralement du christianisme?

D'abord, chez le peuple qui en est la malheureuse victime, c'est une haine contre la papauté et une répulsion contre une Eglise à laquelle il attribue tous ses maux séculaires. Dans sa rage, il abandonne les églises, la confession, la prédication et toute religion pratique. Ce qui est encore étonnant, ce sont le femmes même du peuple, jadis si religieuses, qui, maintenant, repoussent le plus les prêtres et ont fait divorce avec toutes les pratiques religieuses.

Mais le schisme ne se renferme pas seulement dans les murs de Rome ou dans les frontières des Etats romains, il s'étend à tout l'Italie qui frémit d'indignation. Partout où la liberté de conscience se fait encore jour, elle s'exhale en protestations énergiques contre la théocratie papale. Si elle ne peut pas se manifester entièrement dans le pays même, elle choisit pour son théâtre les pays étrangers. Déjà la réunion des Italiens à Londres a déclaré se séparer complètement de la *papauté romaine*.

Ce mouvement ne s'arrête pas seulement au peuple italien; l'esprit de réforme qui, depuis longtemps couve dans les autres pays catholiques, a pris depuis ces derniers temps un développement considérable, et le moment n'est pas éloigné où il éclatera en un vaste incendie qui mettra encore une fois l'Eglise à deux doigts de sa perte si des

mesures promptes et décidées ne viennent prévenir l'explosion ; car telle a toujours été jusqu'ici la marche malheureuse de l'esprit de réforme : c'est que, comprimé dans son essor naturel, il éclate en manifestations anarchiques et révolutionnaires.

Déjà des catholiques sincères en France, effrayés des conséquences terribles que produira le parti de la réaction politique et religieuse, se sont séparés sur la question du pouvoir temporel des papes et sur d'autres questions aussi importantes, du parti ultramontain et de la ligue anti-démocratique, et ont hardiment arboré le drapeau de la démocratie catholique et des réformes radicales. M. Arnaud (de l'Ariège) est à la tribune nationale l'organe principal de cette fraction des catholiques qui a pour organe écrit la *Revue des réformes et du progrès*.

Réussiront-ils à faire revenir le clergé de la voie périlleuse où il s'est placé ? Il est permis d'en douter à voir l'attitude de plus en plus violente des organes nombreux du parti religieux anti-démocratique, qui a pour lui une grande majorité dans le clergé français.

D'un autre côté, que peuvent produire les paroles de conciliation, d'ailleurs fort honorables, de quelques honnêtes catholiques, lorsque des hommes comme un père Ventura, un abbé Rosmini, qui naguère étaient les conseillers du pape, ne sont plus écoutés, sont écartés comme suspects d'hérésie, et que la coterie de Gaëte s'enfonce toujours de plus en plus dans son aveuglement ? Leurs efforts n'auront-ils pas le même sort que ceux des honnêtes conservateurs, qui la veille de la Révolution de Février se sont tardivement dé-

tachés de la majorité aveugle du ministère de Louis-Philippe, espérant amener le gouvernement à quelques maigres concessions et le sauver de sa perte, pendant que dans les esprits grondait déjà l'orage d'une révolution politique et sociale, qui devait emporter le trône vermoulu et ses ministres aveugles ?

Oui ! à l'heure qu'il est fermente aussi dans les esprits les plus religieux de notre époque, le levain d'une réforme plus radicale et plus universelle que ne le furent les réformes précédentes ; car elle doit les résumer toutes et ramener l'unité dans la chrétienté entière, non par les voies du despotisme papal, mais par celle d'une vraie liberté religieuse, qui n'est pas exclusive de l'autorité et de l'ordre. La question de l'abolition de la souveraineté temporelle des papes s'efface donc devant les questions plus graves que commence à se poser le monde religieux, à quelque communion qu'il appartienne.

Voici quelques-unes de ces questions :

Le christianisme véritablement universel, ou catholique dans la force du mot est-il dûment représenté par l'une ou l'autre de ces fractions religieuses et cléricales, appelées : *Eglise catholique*, *apostolique et romaine*, *Eglises protestantes ou réformées*, *Eglise catholique orthodoxe* d'Orient (greco-russe), *Eglise grecque*, *Eglise arménienne*, *cophte*, etc. ?

Peut-il y avoir une *Eglise catholique*, selon la véritable acception de ce mot, en dehors de la réunion de *toutes* les communions chrétiennes ?

Ne faut-il pas, pour constituer l'Eglise catholique universelle ou *œcuménique*, conformément

aux préceptes et à l'esprit de l'Evangile, opérer préalablement la réunion de tous ces membres épars et tronqués de la grande unité chrétienne, appelés communions ou sectes chrétiennes?

Et pour rendre cette réunion possible, réelle, pratique, ne faut-il pas composer l'assemblée des chrétiens, *ecclesia*, l'Eglise visible et officielle, de la même manière que, dans ls domaine politique, se compose l'*Assemblée nationale,* par la réunion des représentants, librement élus, de toute la chrétienté, *dans un concile œcuménique* (1) qui, nouvelle constituante chrétienne, arrêtera la constitution de l'Eglise universelle, catholique, œcuménique, conformément à l'Evangile, aux traditions de l'Eglise et aux besoins des temps modernes, et réalisera ainsi l'unité religieuse du monde par le ralliement postérieur du judaïsme et du mahométisme.

Voilà les graves questions qui commencent à agiter le monde religieux. C'est le commencement d'une immense révolution religieuse ; car, dans le domaine moral, une révolution s'accomplit d'abord dans les esprits ; la consécration matérielle n'est plus ensuite que chose accessoire. Celle-ci d'ailleurs ne peut plus se faire attendre longtemps. Les événements de Rome sont le moyen que la Providence a choisi pour amener la révolution religieuse du domaine des idées dans le domaine des faits.

---

(1) Cette question de la convocation d'une prochaine concile œcuménique se trouve longuement traitée dans le livre de l'*Uuité religieuse*, de M. A. Gilliot (libraire sociétaire).

On est maintenant généralement convaincu que la restauration du pape, telle qu'elle vient d'être accomplie, ne présente aucun caractère de stabilité, et que s'il a relevé son trône sur la pointe des épées, ce sera pour mieux retomber bientôt. Comment sortir de ce pas difficile? Par un congrès de puissances? Mais celles-ci, fussent-elles unanimes pour rétablir le pape dans son pouvoir temporel, et dussent-elles mettre à sa disposition une force militaire permanente pour maintenir ses sujets dans l'obéissance, ce ne serait encore là que la restauration purement politique d'un roi, mais non celle du pape, chef de la chrétienté. Car on ne pourrait pas appeler restauration du pouvoir papal (qui veut dire à la fois spirituel et temporel, d'après la théorie moderne de nos défenseurs) celle faite par un congrès tenu par l'Angleterre protestante, la Prusse protestante, l'Allemagne semi-protestante, les Etats-Unis protestants, la Russie schismatique, la France gallicane et voltarienne, qui toutes ont détruit le pape chez eux. Les peuples qui sont restés catholiques ne protesteraient-ils pas eux-mêmes contre une pareille restauration faite par un pouvoir incompétent? L'Italie surtout, qui l'empêcherait de réaliser (car dans le for de la conscience les baïonnettes sont impuissantes) le conseil que lui adresse dans un livre tout récent un célèbre publiciste? « Si l'Italie, dit M. Edgar Quinet, » pour la centième fois brisée, violée, lacérée, » souillée, étouffée, au nom de l'Eglise par tou- » tes les nations dites catholiques, veut échapper » à ce grand coupe-gorge qui se dresse pour elle » à chaque siècle, le moyen radical, le seul effi- » cace, est celui qui lui ont conseillé tous les

» grands hommes du passé, en l'invitant à réformer son église. Ce moyen est de rompre son » lien spirituel avec la nef de saint Pierre, qui » en s'engouffrant l'entraîne dans l'abîme. *Il est* » *temps de couper le câble.* »

La restauration, accomplie par un congrès de puissances, ne serait donc qu'une restauration politique du roi de Rome, bien précaire ; mais, avec elle, la question religieuse resterait entièrement intacte ; bien plus, elle se redresserait plus compliquée, plus menaçante que jamais, par une conséquence même de cette restauration. Car la question religieuse a été maladroitement embrouillée avec la question politique par ceux qui se disent les vrais défenseurs de la papauté et par nos hommes d'Etat ; ils ont fait intervenir la religion dans la question purement politique de la révolution romaine en déclarant que la restauration de la principauté temporelle était nécessaire pour constituer le pouvoir papal dans son intégralité ; ils ont fait de cette restauration une affaire à la fois politique et religieuse ; il n'est donc plus possible de scinder la question dans ses deux attributs ; il faut la prendre telle qu'elle est posée, de l'aveu du pape même, par ses défenseurs.

Cette question est et restera désormais à la fois politique et religieuse ; elle ne peut être résolue par les moyens purement politiques. Au point où elle est arrivée, elle est devenue une immense question, intéressant tous les peuples chrétiens. Elle ne peut donc être résolue complètement que par les représentants de toute la chrétienté, réunis en concile œcuménique. Or, le concile œcuménique, c'est l'accomplissement, dans le domaine des faits, de la révolution religieuse....

Nous avions donc raison de dire ce que nous avons avancé au commencement : que la révolution qui s'accomplit sous nos yeux est à la fois politique, sociale et religieuse. Triple gerbe lumineuse, qui elle seule réalisera la liberté, l'égalité et la fraternité !

II.

SYMPTÔMES DE RÉNOVATION.

La révolution religieuse qui commence n'est pas plus, que ses devancières, la révolution politique et la révolution sociale, le produit d'un simple accident. Elle est la conséquence logique du développement progressif de l'humanité. Son germe se trouve dans ce besoin de rénovation universelle qui travaille les sociétés modernes ; il est surtout dans ce besoin, toujours croissant, toujours plus impérieux, toujours plus universel, d'unité, qui entraîne nos générations.

Unité ! unité ! unité ! tel est le cri universel de notre époque ; tel est le terme des aspirations de tous les cœurs ardents, des spéculations de toutes les intelligences d'élite ; tel est le but pour lequel s'agitent péniblement et vers lequel s'élancent avec passion les peuples et les sectes religieuses

Unité sociale des hommes et des classes dans la commune, cet élément alvéolaire de l'association universelle !

Unité politique des races et des peuples dans l'humanité, dernier terme des évolutions politiques !

Unité religieuse des consciences libres dans l'E-

glise *œcuménique*, terme supérieur qui doit réaliser le règne de Dieu sur la terre !

La Révolution qui s'accomplit sous nos yeux n'est que la manifestation triple de cette triple tendance vers l'unité, qui fait le caractère distinctif et fondamental de notre époque.

Qu'y a-t-il autre au fond du socialisme théorique des écoles et du socialisme pratique des masses, si ce n'est une tendance unanime vers la réalisation de l'unité sociale des individus et des classes, par l'association et par la solidarité des intérêts ?

Quel est le secret des révolutions politiques qui viennent d'ébranler le monde ? N'est-ce pas le besoin irrésistible des peuples de se constituer en nationalités libres et puissantes, et de constituer, par suite, la fédération de tous les peuples ? L'Allemagne, les peuples slaves, l'Italie, etc., ne sont-ils pas tourmentés par le besoin de l'unité nationale ; et toutes les nations de l'Europe, du globe entier, n'aspirent-elles pas de plus en plus vers la grande unité humaine, qui seule pourra réaliser la paix du monde ? Ce besoin qui travaille les races et les peuples est inextinguible, et il se traduira en efforts désordonnés, aussi longtemps qu'il rencontrera des obstacles.

Quels sont, en troisième lieu, les symptômes qui se révèlent depuis quelques années dans le monde religieux, et cela sans acception de communions ? N'est-ce pas un besoin général de rénovation religieuse, de réformes radicales, qui se traduit d'abord en pressentiments vagues d'une grande unité religieuse, d'une nouvelle Eglise, ensuite en tendances isolées, mais de plus en plus prononcées, de plus en plus manifestes, vers cette

unité ;—enfin, en appels toujours plus nombreux, plus collectifs et plus pressants pour la réalisation de cette unité, par l'établissement de l'Eglise universelle, *œcuménique?* Il semblerait qu'un mot d'ordre secret ait circulé dans le monde religieux, pour qu'à un moment donné, des intelligences, placées sur divers points de l'horizon, manifestassent presque identiquement les mêmes pensées, le mêmes désirs, les mêmes opinions. Cependant ces hommes de divers pays et de diverses lignées ne se sont jamais vus et n'ont jamais communiqué entre eux Qui a pu souffler à tous le même mot d'ordre, sinon celui qui tient dans ses mains le fil des destinées humaines?

Lorsque le czar des Russies, au nom du panslavisme, veut entraîner les peuples slaves vers la conquête de l'Occident et de l'Orient, ne s'adrese-t-il pas directement au vague sentiment d'une grande unité sociale et religieuse, qui ermente chez ces peuples, en leur présentant la perspective du triomphe de l'Eglise catholique orthodoxe d'Orient et de sa domination sur les Eglises en décadence d'Occident? Eh bien! ce plan de domination universelle du despote du nord sera déjoué par la Providence et tournera en définitive au profit de la cause de l'unité sociale. Car, à l'heure qu'il est, les peuples sont travaillés par l'esprit de confédération démocratique, et l'Eglise gréco-russe contient, dans sa propre constitution synodale, le correctif aux vues de despostisme théocratique du czar. Ce germe de constitution *conciliaire* que renferme l'Eglise d'Orient, développé au contact des idées de réforme religieuse qui soufflent sur l'Occident,

d'une part, — et ce ferment d'idées démocratiques et sociales, qui envahit de plus en plus les peuples slaves, d'autre part, — produiront des résultats tout opposés à ceux auxquels on s'attend, lorsqu'on ne voit que la surface des choses. Ils réaliseront, aux yeux du monde étonné, l'alliance des peuples slaves avec les peuples émancipés de l'Europe, et la réintégration de l'Eglise universelle, *œcuménique*, par l'union des Eglises d'Orient et d'Occident dans le concile œcuménique, dont l'Eglise gréco-russe sera devenue l'un des principaux instruments.

D'un autre côté, au sein des Eglises d'Occident, nous voyons depuis plusieurs années des symptômes, non moins manifestes, d'une aspiration radicale vers la grande vérité religieuse.

Le protestantisme qui, non seulement est divisé en une multitude de sectes, mais comme pulvérisé en atômes de sectes, c'est-à-dire, qui se sent mourir, non pas de pléthore, mais de langueur, opère dans son sein un travail remarquable de rénovation et d'aspiration vers l'unité religieuse.

Dans les régions officielles des Eglises protestantes, cette aspiration vers l'unité se manifeste en efforts de réunion des communions protestantes, de réorganisation des Eglises par synodes nationaux; et, par-ci, par-là, se produisent déjà des tendances vers une réunion générale de tous les cultes. Nous citerons comme preuves les vœux exprimés au synode national de Prusse,—l'esprit dans lequel sont conçus la *Société centrale* formée à Paris et l'*Alliance évangélique*; — enfin, les vœux exprimés au synode national de l'Eglise réformée, tenue à Paris en 1848.

Dans les régions extra-officielles il se fait un travail inverse de décomposition des vieilles formes de protestantime. En Allemagne et en France, des théologiens pleins de science et de mérite font des efforts pour ramener les esprits vers cette souveraineté de la conscience individuelle, vers cette espèce d'autonomie religieuse qui les affranchiraient de tout culte officiel, de toute domination cléricale, et permettraient de nouveau d'appliquer aux fidèles les paroles de l'apôtre : *Vous êtes tous prêtres et rois*. Cette tendance peut paraître, au prime-abord, contraire au mouvement vers l'unité religieuse. Elle y mène pourtant par une voie moins directe, mais plus sûre, que la tendance manifestée dans les régions officielles. L'esprit humain ne peut pas rester indéfiniment dans l'isolement et dans l'abstraction individuels : il a besoin de l'association et de se rattacher à un centre visible de direction morale. Ce besoin est surtout radical en religion. La religion est essentiellement unissante, comme l'indique le mot. On ne peut concevoir une religion sans association, et point d'association durable sans unité de direction. Les partisans de l'autonomie religieuse arriveront donc plus vite que les réformateurs des cultes officiels sur le terrain de la constitution de l'Eglise universelle, *œcuménique*, par cela même qu'ils se seront affranchis des entraves que les Eglises officielles apportent, par leurs intérêts égoïstes et par leur organisation schismatique, partielle et exclusive, à l'installation définitive de l'Eglise universelle, *œcuménique*.

Enfin, dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine, il s'opère aussi, depuis quelque temps, un mouvement très significatif : le vieux catholi-

cisme romain sort de son immobilité séculaire. La chaleur de la vie commence à reparaître successivement dans ses membres, naguère engourdis et plongés dans un sommeil léthargique. L'esprit de réforme a soufflé sur lui et le pénètre tous les jours davantage.

Nous ne parlerons pas du Rongianisme, qui est un avortement de réforme religieuse, en ce qu'il n'est qu'une pâle imitation des réformes schismatiques du passé.

Mais nous signalerons d'abord ce mouvement *conciliaire* qui s'est emparé des diverses provinces de l'Eglise romaine. Les synodes diocésains, les conseils provinciaux, les conciles nationaux se succèdent dans les Etats-Unis, en Belgique, en Allemagne et en France. Il est vrai que l'esprit de caste et le monopole sacerdotal ont encore jusqu'ici présidé à ces assemblées ; leurs délibérations s'étant faites dans l'ombre et dans le secret du cloître, le vulgaire profane en a été écarté, mais allez ! vous aurez beau prendre vos précautions les plus minutieuses pour préserver de tout contact avec l'air vif du dehors, cet enfant de Dieu, dont vous avez affaibli et comprimé le développement dans votre amour égoïste, vous aurez beau l'envelopper de bandelettes sacrées, l'esprit de vie qui souffle avec force au dehors, pénétrera par les fentes dans l'intérieur sombre de la citadelle que vous avez élevée à l'enfant de Dieu, sous prétexte de le conserver et de le protéger, mais en réalité pour en avoir la possession égoïste et exclusive. Ses membres engourdis et affaiblis reprendront force de vie à ce contact, et, déchirant ses bandelettes, il se lèvera puissant et

radieux, franchira rapidement le seuil de sa prison, et laissera loin de lui ses gardiens interdits !

Les conciles provinciaux et nationaux, que la caste sacerdotale voudrait faire tourner au profit de la conservation et de l'affermissement de ses priviléges et de son monopole spirituel, tourneront, à son grand désappointement, au profit de la cause de la liberté et du progrès religieux, au profit de la cause de l'Eglise vraiment universelle, *œcuménique*. Déjà le concile provincial de Paris a déjoué bien des calculs, dérouté bien des combinaisons, et produit des résultats autres que ceux auxquels le pharisaïsme moderne s'attendait ; il a donné un nouvel espoir aux amis du progrès religieux. Un léger souffle de l'esprit moderne a déjà passé là-dessus. Attendez donc le concile national qui devra s'assembler pour résumer les travaux des conciles provinciaux, et vous verrez que cet esprit, grâce à la brèche que des évènements récens ont faite à la citadelle cléricale, va y faire irruption.

Le branle est donné et le mouvement de réforme ne s'arrêtera point qu'il n'ait gagné toute l'Eglise catholique. La situation actuelle de la papauté et des évènements de Rome hâteront le dénouement. Aux conciles nationaux succédera nécessairement, et cela dans un temps fort prochain, un concile général. Il arrivera au concile général ce qui arrive aux conciles provinciaux : au lieu de tourner au profit de l'esprit de monopole de la caste sacerdotale, il tournera au profit de l'esprit universel, de l'unité religieuse, de l'Eglise universelle *œcuménique*. Or, celle-ci n'est pas dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine, ni dans les Eglises protestantes, ni dans l'Eglise catholique orthodoxe d'Orient, ces frac-

tions répulsives de l'unité chrétienne ; mais elle est actuellement l'Eglise invisible de toutes les âmes, qui communient en Jésus-Christ, sans acception d'origine, ni de secte; bientôt elle sera l'Eglise visible de tous les enfants du Christ, ralliés au pied du Calvaire avec laquelle le divin Sauveur a promis de rester jusqu'à la consommation des siècles.

Et qu'on ne nous accuse pas de retracer un simple rêve d'imagination. Qu'on observe avec attention ce qui se passe autour de nous dans les régions semi-officielles et dans le monde extra-officiel du catholicisme romain. Parmi les laïques, l'esprit de réforme a depuis longtemps pris des proportions considérables. L'ancien indifférentisme religieux a cédé la place à un esprit d'investigation théologique et de rénovation religieuse, qui croit tous les jours en intensité. Une noble émulation s'est emparée de toutes les écoles, pour se retremper aux sources pures et salutaires des Saintes Écritures, pour adapter leurs théories aux doctrines des Pères de l'Eglise et des grands conciles. Celui qui a dit ces paroles mémorables : *Laissez les petits venir à moi*, sourit à cette agitation vraiment chrétienne, qui s'est emparée du monde laïque. Mais les scribes et les pharisiens en sont effrayés ; ils voient avec douleur les laïques s'emparer de la science théologique, dont ils croyaient avoir le monopole; ils voient bien que c'est la fin de leur domination. C'est pourquoi ils repoussent avec dureté les esprits qu'ils voient venir à Christ; ils les anathématisent et les excommunient comme hérétiques. Vains efforts ! Le mouvement les déborde déjà. L'agitation religieuse et l'esprit de réforme, d'exa-

men et de rénovation se sont communiqués à leur propre armée, et s'emparent tous les jours davantage de ses membres les plus distingués. Nous ne parlerons pas ici des Newmann, des Molher, et d'un grand nombre de théologiens allemands, des Bautain, des Bonnechose, des Lacordaire, des Maret, des Guérin et de tant d'autres théologiens français; enfin des Gioberti, des Ventura, des Rosmini et autres, qui forment, à divers degrés, la jeune école catholique. Nous nous contenterons de citer, comme un des témoignages de la marche rapide des idées de réforme dans le clergé catholique romain le manifeste qu'a publié, dans la *Revue des réformes et du progrès*, sous le titre de : *Pétition au pape, aux conciles et aux évêques, sur les réformes à opérer dans l'église catholique*, un prêtre, déjà connu avantageusement dans le monde religieux par ses ouvrages, M. l'abbé P. Chantôme.

III.

BASES D'UN VÉRITABLE CONCILE ŒCUMÉNIQUE.

M. l'abbé P. Chantôme, dans sa *Pétition au pape, aux conciles et aux évêques sur les réformes à opérer dans l'Eglise catholique*, a d'un seul élan dépassé, par son radicalisme, tous les réformateurs contemporains de la jeune école catholique, sans pourtant perdre le lien qui le rattache à l'unité catholique. En se plaçant sur ce terrain, il a touché au nœud vital du mouvement qui s'opère parmi les catholiques.

Les masses ne se contentent plus aujourd'hui

de demi-réformes cléricales : voilà pourquoi elles sont restées froides et indifférentes aux réformes timides et superficielles proposées jusqu'à nos jours par l'Eglise catholique romaine. D'un autre côté, elles ne veulent pas renouveler et parodier les schismes malheureux du passé ; elles ne veulent pas, en se détachant de l'unité catholique, tomber dans un froid protestantisme, semi-catholique. Voilà pourquoi la réforme de Ronge a avorté : elle n'avait pas saisi la véritable fibre de notre époque, qui est la réalisation de l'unité religieuse du monde, par l'Eglise universelle, *œcuménique*.

Ce que l'instinct des masses pressent, les intelligences d'élite, les cœurs ardents et généreux l'ont déjà aperçu dans leurs spéculations, l'ont déjà senti dans leurs hautes aspirations. Pour nous, la forme actuelle du catholicisme romain est une forme trop étroite; qui doit s'élargir, s'ouvrir, pour donner accès et place aux membres épars de toute la chrétienté, et pour reformer la grande unité chrétienne, le *vrai* catholicisme.

L'instinct des masses et la conscience éclairée des intelligences d'élite sont ainsi à l'unisson : elles n'iront pas se perdre et s'éparpiller dans de petits schismes locaux, nationaux, quand a sonné l'heure de l'absorption de tous les schismes, grands et petits, dans l'Eglise universelle, *œcuménique*, de l'entrée de toutes les communions particulières du christianisme, y compris les catholicismes romain et orthodoxe d'Orient, dans la grande communion de tous les chrétiens. N'est-ce pas là le secret de l'attente pleine de résignation et de patience de tous les catholiques italiens, français, allemands, etc., en présence de faits

autrement susceptibles, par leur gravité, de les provoquer à la révolte et aux schismes, que l'exhibition de la tunique de Trèves et la vente des indulgences?

Ce qui domine dans le manifeste remarquable, publié par la *Revue des Réformes et du Progrès*, qui renferme, dans un cadre resserré, les principales réformes touchant l'Eglise dans son ensemble et dans ses parties, c'est l'idée de la réalisation de cette unité religieuse, rêvée par les intelligences d'élite et pressentie instinctivement par les masses. Seulement, nous le ferons voir tout à l'heure, le moyen principal de cette réalisation, proposé par lui, n'est pas en rapport avec la grandeur du but.

« L'Eglise, dit M. Chantôme, c'est l'assemblée ; l'assemblée ou la forme conciliaire est donc, à tous les degrès de l'Eglise, le signe et le moyen de la vie catholique. Cette affirmation est fondée sur l'esprit de l'Evangile, sur les paroles même de Jésus-Christ, sur celles des apôtres, sur la croyance perpétuelle et la pratique constante de la catholicité entière. Elle repose enfin sur le dogme chrétien de la réunion et de la communion en Dieu, par Jésus-Christ, de tous les fidèles, *pour réaliser ici-bas et dans l'avenir, l'Eglise catholique ou l'assemblée universelle.* L'essence même de l'Eglise repousse l'égoïsme, l'individualisme, la séparation et l'isolement, comme autant de principes de mort, de schisme et d'hérésie. »

Conformément à ces prémisses, M. P. Chantôme demande la tenue *régulière et fréquente* des conseils œcuméniques des conciles nationaux et provinciaux, des synodes ou assemblées diocésai-

nes, la tenue de l'assemblée paroissiale, obligatoire pour tous les fidèles, et le gouvernement par elles-mêmes des paroisses ou communautés ecclésiastiques ; — l'élection par le peuple, *comme mode universel*, pour le choix des clercs et pour la nomination aux dignités ecclésiastiques; — la promotion tardive à la dignité ecclésiastique ; — le rétablissement des diaconnesses ou des femmes consacrées pour les œuvres de charité, d'enseignement et *de soins religieux à donner à leur sexe* ; le retour des évêques à la simplicité de la primitive Eglise ; le rétablissement des jugements canoniques de l'officialité diocésaine pour les clercs ; l'établissement de commissions permanentes, choisies par le concile général, par les comités nationaux et provinciaux, pour décider conjointement avec le pape, les métropolitains et les évêques, les affaires non réservées par les conciles ; l'élection du pape par le clergé et le peuple romain, conjointement avec la députation des Eglises du monde réunie au centre de l'Eglise; l'abolition de toute dignité temporelle chez le pape, et sa soumission aux décisions du comité œcuménique ; la réforme de l'éducation ecclésiastique, qui n'est plus en rapport avec le progrès et les besoins du siècle ; l'abandon pour les jeunes clercs du régime claustral et un contact plus multiple avec le monde ; la réforme du système de prédication employé aujourd'hui et l'établissement de l'enseignement des peuples sous trois formes, l'enseignement pastoral, l'enseignement apostolique et l'enseignement doctoral ; la réforme du culte et de la liturgie sur le modèle et selon l'esprit qui respire dans les anciens offices que nous ont transmis les premiers siè-

cles ; — l'introduction des langues nationales dans toutes les parties de la liturgie spécialement destinées au peuple ; — le rétablissement prudent et grave des anciennes agapes ou des repas pris en commun dans les paroisses, comme propres à resserrer les liens des chrétiens entre eux, pour faire goûter le bonheur de se trouver ensemble et rapprocher à la même table, dans une conversation fraternelle, les classes les plus diverses de la société ; — l'*introduction du drame et du théâtre pour moraliser le peuple* et l'organisation des fêtes, et des amusements honnêtes et variés pour le peuple chrétien, comme moyen de bien-être, de société et de moralité ; — l'abstention pour le clergé de toutes richesses et le refus de tout salaire payé par l'Etat, les revenus de l'Eglise ne devant consister que : 1° dans les oblations volontaires des fidèles ; 2° dans une cotisation obligatoire de tous les catholiques selon leurs richesses ; 3° et dans les biens-fonds qui pourraient être affectés aux églises et aux paroisses avec une sévère proportion ; l'attribution de ces revenus de la communauté, aux trois choses, qui de droit sont à sa charge : 1° aux bâtiments religieux, 2° au soutien des pauvres ; 3° à l'entretien du clergé;—l'emploi des secours pour les pauvres à leur procurer du travail, à fonder des associations, à placer dans des conditions honorables et douces les chrétiens malheureux que la communauté doit soutenir ; enfin la proclamation éclatante par l'Eglise du *principe de communion*, de solidarité des catholiques au point de vue du bien matériel, *tout en posant le principe du droit fondamental du droit, individuel à la propriété.*

M. l'abbé Ch. Pantôme demande, en outre, que

l'Eglise s'occupe sérieusement, comme de son devoir le plus sacré, des pauvres, des souffrants, de toutes les classes déshéritées de la société ; qu'elle étudie les plaies sociales, *qu'elle écoute* ceux qui veulent les guérir, qu'elle juge dans ses conciles les mesures les plus efficaces pour les faire disparaître, et *qu'elle applique avec énergie ces moyens.* C'est ainsi qu'elle fera évanouir les dangers des fausses théories, qu'elle ralliera les peuples, et qu'elle réjouira le cœur de Jésus-Christ, si aimant pour les pauvres, ces autres lui-même.

Nous n'avons pu qu'indiquer sommairement et d'une manière trop sèche le remarquable manifeste de M. l'abbé P. Chantôme ; il faut le lire en entier avec ses développements et la forme attrayante du style, tel qu'il a été publié dans la 16e livraison de la *Revue des Réformes et du Progrès.*

Les réformes que nous venons d'indiquer sont, pour la plupart, celles que nous n'avons cessé de demander pour l'Eglise. Les principales ont surtout une analogie frappante avec celles qui se trouvent indiquées dans notre livre de l'*Unité religieuse.*

Il y a toutefois cette différence capitale entre le livre de l'*Unité religieuse* et la pétition de M. l'abbé P. Chantôme, c'est que les réformes demandées par celui-ci semblent se circonscrire dans les limites de l'Eglise catholique romaine, quoiqu'au début il pose le principe de l'Eglise universelle ; — tandis que le livre de l'*Unité religieuse* se place sur le terrain neutre du ralliement des cultes qui relèvent de Christ, c'est-à-dire sur le

vrai terrain d'universalité, supérieur à la sphère étroite et exclusive d'une communion partielle, quel que soit le titre qu'elle s'arroge : l'Eglise véritablement universelle ne pouvant exister là où il y a séparation, exclusion de ses membres, mais ne devant *réellement* exister que dans la communion de toutes les âmes en Christ.

Cette différence capitale se fait surtout voir dans la manière suivant laquelle l'un et l'autre demandent la composition du concile œcuménique, ce terme supérieur de ralliement des chrétiens.

Ainsi, M. l'abbé Chantôme demande, pages 73, 74 de sa pétition, que le concile œcuménique, l'assemblée générale de l'Eglise, convoqué par le souverain pontife ou de toute autre manière, dans les cas extraordinaires, soit composé de tous les évêques du monde, solennellement appelés, des *députés ecclésiastiques et laïques élus dans tous les diocèses, et de tous ceux que le droit ou la volonté du concile appellerait.* Il demande en outre que tous les peuples, toutes les professions, toutes les opinions religieuses ou autres puissent envoyer des députés au concile, *pour y présenter leurs requêtes, les discuter avec ceux qui seraient désignés pour cet objet et obtenir des réponses à leurs questions.*

Ce ne serait donc que par voie de requête que les cultes dissidents pourraient se représenter au concile ; leurs députés pourraient seulement se présenter à sa barre pour y discuter et voir juger leurs opinions ; ils ne pourraient pas concourir à ce jugement par leurs pairs ou leurs représentants, ayant voix délibérative. Ils n'accepteraient jamais cette position humiliante, et l'unité religieuse ne pourrait point sortir d'un pareil concile,

qui serait une doublure du concile soi-disant œcuménique de Trente.

Ceci est, à notre avis, un défaut capital dans le manifeste publié par la *Revue des Réformes et du Progrès*, qui pourra bien compromettre son succès. En restreignant la réforme religieuse dans les limites de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et ne faisant pas appel à toute la chrétienté, il ne répond pas entièrement, quel que soit du reste le radicalisme des réformes par lui proposées, au besoin le plus universel de notre époque. D'ailleurs jamais l'Eglise catholique romaine, à moins de vouloir se suicidér, ne consentira aux réformes proposées dans ce manifeste (1), ainsi que nous le démontrerons plus tard.

Il fallait donc se poser franchement sur le terrain seul vrai et solide de l'Eglise universelle de toutes les âmes communiant en Christ, de l'égalité de tous les chrétiens de l'univers, *ex universo orbe :* c'était être conséquent, dès qu'on voulait baser la constitution de l'Eglise sur le suffrage universel.

C'est sur ce terrain, véritablement universel, que s'est placé l'auteur de l'*Unité religieuse.*

---

(1) Ce qui vient d'arriver récemment à M. l'abbé Chantôme confirme ces lignes. Il vient d'être brutalement mis dans une quasi-interdiction par les archevêque de Paris et évêque de Langres, pour n'avoir pas voulu renoncer au droit le plus humble, le plus élémentaire de tout membr ed'une société, au droit de pétition, comme aussi à celui d'expliquer sa pensée par la voie de la presse : c'est ainsi que ces messieurs entendent la liberté dans le catholicisme romain !

Selon lui, le concile œcuménique, dès qu'il sera convoqué par le souverain pontife (p. 31), ou de toute autre manière, dans les cas extraordinaires (p. 106), *quelle que soit sa composition préalable,* aura pouvoir et mission suffisante, par sa réunion collective même (Evangile de saint Matthieu, XVIII, 18, 20), d'arrêter les bases de sa constitution interne et externe, l'étendue et la marche de ses travaux. Il pourra donc *appeler* dans son sein les délégués des diocèses, communions chrétiennes, les représentants des Etats et des instituts nationaux. En vue de la grande œuvre qu'il aura à accomplir, il pourra *se constituer en permanence* jusqu'à son accomplissement, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ait décrété la *charte de la chrétienté.*

Le concile œcuménique aura une triple mission : 1° de réaliser le *concordat humanitaire* entre l'Eglise et les Etats de la chrétienté ; 2° de travailler à la *synthèse universelle,* ou unité de la science avec la religion ; 3° de préparer l'union de l'autorité avec le libre examen en matière de foi, ou l'*union et la catholicité des diverses communions chrétiennes.* La constitution du futur concile œcuménique devra donc répondre à ce triple but et porter le cachet de la triple série de travaux qu'il est destiné à accomplir, afin de produire des fruits solides et durables.

Pour arriver au concordat humanitaire, le concile constituant fera un appel aux divers gouvernements de la chrétienté, et les invitera à nommer chacun un ou plusieurs délégués, suivant l'importance relative de la population de chaque Etat. Ces délégués siégeront au concile comme *membres laïques,* ainsi que le faisaient dans le

passé les empereurs, les rois ou leurs ambassadeurs, notamment dans les conciles mixtes de Latran, et ils formeront, avec une commission à nombre égal des membres-clercs du concile, la *section des concordats.*

Pour arriver à la synthèse universelle, le concile constituant fera appel aux sommités scientifiques de la chrétienté, en invitant les divers instituts à envoyer dans son sein des délégués, dans un nombre déterminé, eu égard aux diverses branches des sciences, arts et lettres, et aux besoins du progrès intellectuel. C'est ainsi que les divers conciles du moyen-âge contenaient dans leur sein des députés des universités, notamment les conciles de Florence, de Pise et de Constance, où furent admis, avec voix délibérative, des docteurs laïques. A ces députés savants ou *docteurs laïques* se réuniront, à nombre égal, des membres-clercs du comité, et leur réunion formera la *section des travaux scientifiques* ou la *haute cour d'examen* de tous les travaux scientifiques, artistiques et littéraires, ayant pour mission de les concilier avec les dogmes sacrés, et de les classer suivant leur valeur relativement à la révélation chrétienne.

Pour arriver à la catholicité de toutes les communions, le concile constituant fera un appel *aux représentants de tous les cultes*, dont chacun y enverra des députés dans la proportion du nombre de ses adhérents; les députés catholiques romains se réuniront à eux *dans la même proportion*, eu égard au nombre des croyants catholiques romains, et cette réunion formera la *section purement religieuse* du concile, traitant de toutes les questions de dogme et de discipline, qui intéressent les di-

verses communions, en se conformant à l'interprétation large et progressive des Evangiles, des Actes des apôtres et des canons de l'Eglise, depuis son origine jusqu'à nos jours ; et ses décisions deviendront lois obligatoires pour tous les chrétiens. Cette concession réciproque pourra seule rapprocher les divers cultes et ramener l'unité et la paix dans l'Eglise, sans blesser la liberté individuelle et les droits de chaque communion, puisque les députés de chacune d'elles auront été élus conformément à ses droits et à sa constitution spéciale. Elle seule pourra donner un caractère œcuménique au concile, car *tous* seront appelés, *ex universo orbe* ; il n'y aura point d'exclusion.

La base du concile œcuménique sera ainsi le suffrage universel de tous les chrétiens et l'égalité de toutes les âmes qui communient en Christ. C'est la seule solution possible à cette immense question.

Qu'elle grandisse donc cette tendance commune et harmonique, cette opinion pacifique d'union de tous les cultes; que le grand acte de réconciliation universelle se réalise par le prochain concile œcuménique ! En attendant ce moment suprême, que les cultes dissidents se réunissent, du moins en esprit, sinon en réalité, sur le terrain neutre, commun et social, de l'*appel à un concile œcuménique*, basé sur le suffrage universel de toute la chrétienté ! que cette idée soit propagée parmi les catholiques, parmi les Grecs, du nord au sud, de l'orient à l'occident ! qu'elle devienne le point de ralliement de toutes les communions, car c'est le besoin de toutes. (V. *Unité religieuse*, p. 79, 82, 83, 84, 85, 86.)

Le Christianisme, sous peine de périr, doit néces-

sairement, et par les besoins impérieux d'union qui travaillent tous les cultes, ces tronçons épars de la grande unité chrétienne, et par la nature même de son développement externe, revenir à la vraie catholicité, à l'*intégralité*, nous devons indiquer quel devra être notre rôle, à nous Socialistes, dans ce travail de rénovation religieuse.

IV.

LE CHRIST INTÉGRAL.

Au point de développement où sont arrivés aujourd'hui les grandes fractions séparées de l'unité chrétienne, catholicisme romain, protestantisme, catholicisme orthodoxe d'Orient, il n'y a pour elles d'autre voie de salut, si elles ne veulent pas mourir de pléthore, de langueur ou de torpeur, que de se retremper dans la grande unité chrétienne, que de reformer, par leur association, l'Eglise universelle, *œcuménique*.

Ce besoin, qui pour elles est radical et impérieux, est aussi radical et aussi impérieux pour le développement ultérieur du christianisme.

Dans le passé, l'existence séparée de chacune des grandes fractions de l'Eglise universelle, pouvait encore se justifier par une mission spéciale que chacune remplissait. Le catholicisme romain a plus spécialement conservé et développé à travers les siècles, le principe d'unité et d'autorité religieuse, le protestantisme, le principe de variété et la liberté d'examen, et le catholicisme d'Orient, le

principe conciliaire et synodal. Mais aujourd'hui, que ces principes sont devenus indestructibles, qu'ils tendent même, par les aspirations les plus générales de notre siècle, à s'unir et à s'harmoniser dans une unité vivante et supérieure, qui sera la réalisation de l'Eglise universelle, *œcuménique*, chacun des cultes, qui en avait le dépôt spécial, n'a plus de raison d'existence séparée et indépendante. Bien plus, leur existence séparée, égoïste et schismat que est un véritable obstacle au progrès religieux, à l'édification de l'Eglise *vraiment* catholique, universelle, *œcuménique*.

Ce sont des réformes manquées, que celles qui portent isolément sur chacun des cultes officiels du Christianisme ; ou, pour mieux dire, toutes les tentatives de réforme confessionnelle tournent, en définitive, au profit de la grande *réforme universelle*, qui doit résumer toutes les réformes du passé, au profit de la réalisation de l'unité religieuse, par la constitution *œcuménique* de l'Eglise universelle.

A quoi aboutira, par exemple, la réforme de la Réforme qui est aujourd'hui tentée de bonne foi par beaucoup de protestants zélés ? soit à enter sur le principe ancien de liberté d'examen, qui faisait la base du protestantisme, le principe de l'autorité, de l'unité; —soit à revenir à l'absolutisme et à l'indépendance absolue de la raison individuelle. L'une ou l'autre de ces tendances, c'est la dissolution du protestantisme, comme Eglise séparée et indépendante, et son acheminement vers l'Eglise universelle.

En effet, quand le protestantisme aura réalisé quelque chose d'analogue à l'unité catholique, il sera un *catholicisme restauré*, moins ce qui en

fait la base, la papauté. Pour trouver une base solide, il sera donc tenu de la chercher dans la véritable unité religieuse de l'Eglise universelle, *œcuménique*.

La déification de la raison individuelle est encore la destruction du protestantisme comme culte officiel. Car un culte ne peut exister que là où il y a communauté : la communauté ne peut exister avec l'indépendance absolue des individus. Les autonomistes protestants seront donc amenés, par la force des choses et celle des besoins intimes du cœur humain, à reconstituer la communauté. Or, la communauté ne peut subsister sans autorité, sans organes centralisateurs. Ainsi, pour ne pas tomber dans le catholicisme romain, les réformateurs protestants de cette dernière catégorie devront nécessairement arriver sur le terrain de la réforme universelle; ils devront engrener dans le mouvement qui conciliera le mieux les droits de la raison individuelle avec les exigences de l'unité, c'est-à-dire, dans le mouvement de l'Eglise universelle, *œcuménique*.

A quoi aboutirait une réforme dans cette Eglise catholique d'Orient, qui a su maintenir pendant des siècles les traditions de l'ancienne Eglise d'Orient, et se préserver de tout contact avec les idées théosophiques, métaphysiques et politiques de l'occident ? à lui infuser davantage les idées qui agitent l'occident, à lui communiquer ce besoin d'universalité qui le travaille, et à ébranler son antique constitution. En contact avec l'occident, elle sera entraînée dans le mouvement qui entraîne l'occident lui-même, vers l'unité universelle, vers la réalisation de l'Eglise universelle *œcuménique*.

A quoi aboutissent les tentatives de réforme du catholicisme romain de quelques hommes, bien zélés pour les intérêts de la religion sans doute, mais pas assez pénétrés du caractère du mouvement religieux qui commence ? A la dissolution du catholicisme romain même comme culte séparé et indépendant ; car, si vous dérangez une pierre à ce vieil édifice, il s'écroulera. Les sommités cléricales le savent bien, voilà pourquoi elles se roidissent tant contre toute réforme même la plus innocente. Le suffrage universel, le concile œcuménique, la papauté amoindrie dans ses privilèges ! mais ce n'est plus là le catholicisme romain ! Nous voguons déjà dans la pleine mer de l'Eglise universelle, *œcuménique !*

Ainsi, quelles que soient de part et d'autre les tentatives de réforme, elles aboutiront fatalement à la dissolution de la forme égoïste et exclusive de chacune des anciennes fractions de l'Eglise et à leur absorption dans la grande unité qui se prépare, ou plutôt à leur transformation en les dépouillant chacune de ce qu'elle a d'égoïste, d'exclusif, de répulsif, et à leur association, pour reconstituer le christianisme, l'Eglise dans son intégralité.

L'Eglise est une communauté, comme le signifie l'origine du mot *ecclesia*, *l'assemblée*. Or, l'idée de communauté universelle est incompatible avec le fait du fractionnement en schismes, Eglises nationales, sectes se divisant à l'infini. Depuis le triple schisme de l'Eglise, celle-ci ne peut plus être exclusivement l'une de ses fractions (Eglise catholique romaine, Eglises protestantes, Eglise catholique orthodoxe d'Orient), malgré la ridicule prétention que chacune d'elles avait dans le pas-

sé d'absorber un jour les cultes rivaux. La partie ne peut pas engendrer la partie : le membre ne peut pas être le corps entier. L'Eglise universelle ne peut se constituer que par le ralliement que par la réunion de ses fractions éparses, que par l'association des communions diverses du christianisme et de toutes les âmes communiant en Christ, associations dont le concile œcuménique *permanent* offre la plus haute expression.

Ce n'est donc pas par l'absorption des communions historiques dans l'une d'elles seule que l'Eglise universelle sera constituée sur ses véritables bases.

Ce n'est pas non plus par la création d'une *nouvelle* Eglise, d'une nouvelle secte même plus parfaite que les précédentes, que la communion des divers membres épars du corps chrétien pourra se réaliser, les sectes n'étant propres qu'à diviser. Le christianisme est déjà malheureusement trop divisé par les sectes ; il n'en faut pas de nouvelles ; il doit, au contraire, tendre de toutes ses forces, sous peine de périr, vers la constitution d'une nouvelle unité sur des bases plus larges et plus régulières que n'étaient celles de sa première unité.

L'unité de l'Eglise universelle *œcuménique* ne pourra se constituer qu'en consacrant les principes de la vie chrétienne qui se trouvent disséminés et développés isolément dans chacune de ses fractions historiques ; qu'en favorisant le développement large et synthétique des dogmes, des cultes et des rites de chacune des grandes communions du passé, et en élevant, avec leurs élé-

ments associés, la grande synthèse chrétienne, le *dogme intégral*.

L'Evangile a été interprété d'une manière partielle, tronquée, par les diverses sectes qui ont rompu l'unité chrétienne. C'était naturel : chacune d'elles n'étant qu'une parcelle du christianisme, ne pouvait point posséder la vue intégrale du christianisme, ne pouvait pas réaliser conséquemment l'interprétation intégrale des textes sacrés. Le *Christ intégral*, c'est le point de vue du christianisme, qui résume les points de vue partiels des diverses sectes chrétiennes du présent et du passé. Chaque secte a vu quelque chose du Christ. L'une a vu le Christ dans les douleurs du sacrifice et de l'ascétisme ; l'autre dans les extases du mysticisme ; une troisième l'a vu dans les pratiques plus extérieures de la charité et des vertus sociales. L'une lui a vu recommander particulièrement l'obéissance , l'humilité, l'abnégation, la résignation, la foi ; l'autre a vu en lui un tribun du peuple , l'instrument de l'affranchissement des hommes , la terreur des riches et des puissants, et l'espoir des pauvres et des opprimés, l'homme de la liberté civile, politique et religieuse; enfin, le bonheur a paru à la troisième une conséquence nécessaire de l'Evangile ; elle a prêché l'établissement d'une nouvelle Jérusalem sur la terre, où les félicités matérielles les plus abondantes seraient prodiguées aux croyants. A toutes les époques du christianisme se sont produites des doctrines variées, rayons partiels de la lumière évangélique. Le socialisme de l'Evangile a exalté plus particulièrement les gnostiques, les millénaires, les Albigeois, les Vaudois, les anabaptistes, les frères moraves, et,

à quelques égards, les communautés monastiques du moyen-âge. Le rationalisme et le libéralisme, les principes de la liberté, de la souveraineté, de la raison individuelle et de l'égalité chrétienne ont eu pour interprètes l'arianisme, le pélagianisme, les hussites et le protestantisme. L'ascétisme, le principe de la réforme purement individuelle, de la moralisation de l'individu, par conséquent de l'autorité d'un centre enseignant et dirigeant, a eu sa principale expression dans le catholicisme romain. Le mysticisme a inspiré plus particulièrement l'école d'Alexandrie, les mystiques de l'Eglise grecque, les illuminés et les mystiques du moyen-âge, et à une époque plus rapprochée les swedenborgistes et les messianistes.

En un mot, nous avons des expressions partielles du Christ; mais celle du Christ intégral n'est pas encore réalisée. Nous trouvons le Christ ascétique et mystique dans le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Mais la face plus communioniste, plus sociale du Christ, telle qu'elle se manifeste essentiellement dans l'Evangile, est encore à se déployer devant nous. Le Christ intégral, c'est non-seulement le Christ ascétique et mystique, mais encore le Christ agrandi, dilaté, vivifié par tout ce que l'Evangile contient de préceptes de charité individuelle et sociale. Le livre de l'*Imitation du Christ intégral* est encore à faire.

C'est dans ce travail de réhabilitation de la face sociale du christianisme, de réintégration de l'unité chrétienne, que le Socialisme moderne aura surtout un grand rôle à jouer, et il n'y fera pas défaut.

Le Socialisme, considéré dans ses aspirations

religieuses, n'est autre que la manifestation moderne, le développement ultérieur de la pensée socialiste contenue dans l'Evangile. Sa tâche principale est de faire passer la charité chrétienne dans les institutions sociales. Par ses propres tendances, il est donc amené à fouiller dans cette riche mine des livres sacrés et des traditions de l'Eglise, pour y trouver des matériaux avec lesquels il puisse étayer ses théories.

Or, plus il avance dans cette recherche précieuse, plus il est frappé de l'identité qui existe entre ses doctrines fondamentales et les doctrines chrétiennes; plus apparaît devant lui, éclatante, cette vérité, qu'il est lui-même la reproduction de la pensée socialiste contenue dans le christianisme, mais avec un développement plus large, plus composé, eu égard aux progrès accomplis depuis dans les sciences, dans les arts et dans l'industrie, source de joies et de consolation ineffable, pour ceux qui ont le bonheur d'être éclairés à la fois par la lumière socialiste et par la lumière évangélique, que de contempler ces saintes harmonies, que de trouver dans l'une la confirmation et le témoignage éclatant de la sainteté de l'autre.

Et ce mouvement irrésistible vers l'unité religieuse, qui entraîne les cultes anciens et leurs représentants les plus distingués, qui, des quatre points de l'horizon, fait converger vers un même but les âmes religieuses, ne correspond-il pas aux tendances fondamentales du Socialisme, surtout à celles de notre Ecole?

L'*Unitéisme*, cette passion pivotale de l'arbre passionnel, selon la psychologie de Fourier, n'est-il pas l'ensemble des tendances de l'homme vers

l'unité sociale et religieuse? N'est-il pas ce foyer ardent de toutes les aspirations dont le but *visible* est l'unité sociale en Dieu, ou l'édification de l'Eglise universelle, de la nouvelle Jérusalem, qui nous est promise par le prophète, et dont le but *invisible* est l'acheminement vers la vie ultramondaine, céleste, la progression dans la voie du salut?

Un pasteur plein de science, d'amour évangélique et d'éloquence, M. de Pressensé, s'est étonné, dans une de ses *conférences sur le christianisme dans son application aux questions sociales* (Paris, 1849), que le socialisme manifestât une tendance spéciale vers le catholicisme. Mais M. de Pressensé a jugé un peu superficiellement, nous le croyons du moins, les tendances religieuses du socialisme, et particulièrement la portée religieuse des doctrines de notre école. Avec le même point de départ que celui du protestantisme, c'est-à-dire le libre examen, le socialisme ne s'arrête pas en chemin comme ce dernier; il ne tend pas à se localiser, à se rétrécir, comme le protestantisme; mais il tend au contraire à s'élargir, à s'universaliser; il aboutit à l'unité religieuse, et, en ce sens, on peut dire qu'il va au catholicisme. Il est donc le trait d'union entre le protestantisme et le catholicisme, ou, pour mieux dire, il est l'un des instruments que la Providence emploie pour la réalisation du vrai catholicisme, de l'Eglise universelle, *œcuménique*. N'est-ce pas là le secret de la répulsion haineuse que les clergés des cultes officiels éprouvent à l'encontre du socialisme? Tronçons vivant d'une vie séparée et égoïste, ils ne peuvent que haïr ce qui respire pour le corps entier, pour la

vie universelle; car le triomphe de celle-ci, c'est l'anéantisssement de leurs monopoles.

Notre tâche, à nous, socialistes, ce n'est donc point de rester spectateurs passifs de la révolution religieuse qui commence. Nous devons y prendre, au contraire, une part très active. Nous n'avons qu'à gagner à ce mouvement, puisqu'il est le terme de nos aspirations les plus intimes, les plus essentielles. D'ailleurs, comme l'a fort bien dit M. de Pressensé, la question sociale ne sera résolue dans les faits que quand elle l'aura été religieusement et chrétiennement dans les cœurs. La révolution religieuse est donc à la fois le moyen et le terme du triomphe de nos idées et de la réalisation de nos espérances.

D'un autre côté, notre intervention sera des plus utiles au mouvement religieux. En y versant nos principes d'unitéisme de nos doctrines sociales, nous l'empêcherons d'avorter en schismes stériles, nous contribuerons à le maintenir toujours à une hauteur convenable et à le rendre fécond pour l'avenir de l'Humanité.

V.

RAPPORTS ENTRE LE SOCIALISME ET LE CHRISTIANISME INTÉGRAL.

Le but essentiel de la révolution religieuse sera la restauration pratique et réelle des principes du christianisme dans leur intégralité, tels qu'ils sont contenus virtuellement et en germe dans l'Evangile, et d'après l'importance respective et

hiérarchique qu'ils y présentent, et non d'après l'interprétation tronquée que leur ont donnée les sectes et les schismes qui se sont succédés sur la scène du monde chrétien. En un mot, cette œuvre consiste à réunir en faisceau harmonique les rayons épars de la lumière évangélique, à constituer le *dogme intégral* et réaliser le *christianisme intégral*.

Il ne devra donc y avoir, dans ce travail synthétique, aucune exclusion, aucun étouffement de certaines vérités au profit d'autres vérités ; toutes devront y prendre leur place convenable, l'importance relative, le rang hiérarchique qu'elles occupent dans les livres sacrés. Il devra y avoir association, classement méthodique des vérités contenues dans l'Evangile et développées partiellement par les sectes. Ce sera toujours l'application du procédé sériaire à la science sacrée. C'est à ce prix-là seulement que nous trouverons le *Christ intégral* ; car le Christ ne se trouve pas là où il y a division, schisme, confusion, mais là où il y a unité, association, harmonie. « Si quelqu'un vous » dit : le Christ est ici ou il est là, ne le croyez » pas, parce qu'il s'élèvera de faux prophètes qui » feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire même, s'il était possible, les élus. »

« Car, comme un éclair qui sort de l'Orient, » paraît tout d'un coup jusqu'à l'Occident, ainsi » sera l'avènement du Fils de l'Homme. » (*Saint Matthieu*, chap. XXIV, 24, 27.)

Quand nous disons qu'il evra y avoir classement des doctrines évangéliques, nous faisons déjà entendre par là que toutes les doctrines contenues dans l'Évangile n'y ont pas la même importance,

une égalité absolue : qu'il y en a qui y occupent une place plus étendue que d'autres, qui y présentent une importance plus radicale que les autres, qui y priment évidemment les autres. Celles-là devront donc être mises plus en relief, et développées d'une manière conforme à leur importance dans l'œuvre de la reconstitution du *Christianisme intégral*.

Or, ouvrez l'Evangile ; lisez-le d'un bout à l'autre. Quels seront les préceptes que vous y trouverez les plus saillants, les plus nombreux, ceux sur lesquels le Christ insiste et revient le plus ? Ne sont-ce pas ceux qui ont pour pivot la charité, l'amour, la rédemption du genre humain, le rétablissement de l'union des hommes en Dieu, l'instauration du royaume de Dieu sur cette terre, ceux qui ont pour but de reconstituer les sociétés humaines sur les bases de l'amour, de la fraternité, de la vérité, de la justice, de l'égalité, de la liberté et de l'unité, en un mot, de la *communion des âmes* ? Nest-ce pas le côté social, le Socialisme, qui se trouve en relief dans l'Evangile ?

Il faut donc que, dans le travail moderne de réintégration du christianisme, ce principe *communioniste*, socialiste, acquière l'importance, la supériorité qu'il possède dans l'Évangile. Il faut qu'il soit le pivôt des tendances religieuses de notre époque.

Notre tâche partielle sera donc de généraliser et de rapporter à la société les préceptes de la morale évangélique qui en sont susceptibles, ou, en d'autres termes, d'enseigner la *morale sociale*, dont le fondement est la charité appliquée aux collectivités sociales, aux grandes réunions d'indi-

vidus, la charité passant dans les institutions sociales. Au lieu de présenter à la charité seulement le théâtre restreint d'application sur l'individu, il faudra lui offrir, encore et principalement, pour théâtre d'application les sociétés humaines, l'humanité. Car l'Evangile n'est pas fait pour la seule satisfaction de l'individu, il est fait pour l'humanité entière ; car le Christ a voulu faire de tous les hommes une famille de frères : « Aimez-vous comme des frères. — Vous avez » tous le même Père, qui est mon Père au ciel. »

Le Socialisme moderne n'est autre que l'expression, encore vague et confuse, il est vrai, de cette nouvelle évolution du Christianisme. Ses tendances principales, ses efforts constants, sont de préparer les moyens d'appliquer intégralement à la société les préceptes de charité formulés d'une manière rigoureuse et stricte dans l'Evangile, moyens qu'il peut trouver, grâce aux progrès de la science, des arts et de l'industrie modernes. Saint-Simon exposant son théorème : « Toutes les institutions doivent avoir pour but » l'amélioration physique et morale de la classe » la plus nombreuse et la plus pauvre; » et Fourier, en donnant la formule de l'*association volontaire suivant le capital, le travail et le talent*, ne sont autres que les exécuteurs testamentaires du legs social contenu dans le testament du Christ.

Cette dernière formule surtout, appliquée selon les procédés qu'indique Fourier, fournit les moyens de réaliser les préceptes les plus positifs du Christianisme, sur la propriété et l'usage des biens. Entre les prescriptions rigoureuses de l'Evangile et des Pères de l'Eglise, qui l'ont com-

menté, et les idées du monde sur la propriété et sur la jouissance des biens, il y a un abîme qui n'a jamais été comblé en réalité ; de sorte que les préceptes les plus positifs et les plus rigoureux du Christianisme ont, la plupart du temps, été éludés et contournés par ceux-là même qui les premiers auraient dû donner l'exemple de leur observance rigoureuse.

Cet abîme, toujours béant, ne pouvait être comblé que lorsque la science sociale, dont Fourier a jeté les fondements, eût présenté les moyens pratiques de réaliser intégralement les préceptes du Christianisme, tout en conciliant cette réalisation avec les idées consacrées par les lois humaines sur la propriété et la jouissance des biens. Ainsi, c'est seulement à dater de la découverte de la théorie de l'association volontaire suivant le capital, le travail et le talent, que les préceptes sociaux du Christianisme peuvent être remis en relief, sans occasionner, par leur réalisation, ces bouleversements sociaux, dont la perspective a effrayé les hommes les plus zélés pour le triomphe de la religion chrétienne. Dans un travail que nous publierons postérieurement, nous ferons voir, jusqu'à l'évidence, que le système sociétaire est le terme nécessaire du développement des idées chrétiennes sur la propriété.

Si l'œuvre essentielle de la révolution religieuse consiste à restituer aux principes communionistes et socialistes du Christianisme, l'importance et la supériorité qu'ils occupent, il ne résulte point de là qu'il faille méconnaître ou rejeter comme surannés, les autres principes qui se trouvent contenus virtuellement dans l'Evangile,

tels que le principe ascétique de réforme individuelle, du sacrifice, de l'abnégation, et le principe mystique du salut des âmes, de l'union avec Dieu, de l'illumination du Saint-Esprit, de la grâce et de la sanctification. Retrancher ces principes du Christianisme, ce serait imiter l'œuvre simpliste des sectes, ce serait tronquer l'Evangile ; car ils s'y trouvent consacrés d'une manière formelle par des textes nombreux, et le Christ en disant : « Le ciel et la terre passeront, » mais mes paroles ne passseront pas, » n'a fait exclusion d'aucune des paroles qu'il a prononcées.

Ces principes devront donc reparaître avec l'importance et le rang secondaire qu'ils occupent dans l'Evangile, c'est-à-dire sur le second plan ; moins en relief que les principes communionistes et socialistes, qui leur serviront de centre de vie, d'unité et de lumière.

Ainsi, le *Christianisme intégral* s'attachera encore à améliorer et réformer progressivement l'individu, aussi bien dans la chair que dans l'esprit; il cherchera à diriger, modérer, régler et distribuer, l'essor des sentiments de l'homme, et à développer chez lui les bons principes par une éducation qui prend l'homme dès son berceau. Mais il ne donnera pas la prédominance au principe ascétique de réforme de l'individu et au système du sacrifice, de l'expiation et de la pénitence. Il tendra au contraire, principalement, à réformer, améliorer les institutions d'une manière parallèle au progrès des individus ; il tendra à l'organisation de la société, dans le but constant du bonheur de *tous* les hommes, de leur salut social ; car le salut individuel ne peut pas se séparer du salut social, et *vice versa.*

Le *Christianisme intégral*, bien loin de méconnaître les droits des individus et des sociétés, bien loin de tendre à étouffer les attraits libres du cœur humain, les consacre, au contraire, les développe et les sanctifie. Mais il veut que les droits soient développés en rapport avec les devoirs ; car le droit est le corrélatif du devoir. Il veut que l'attrait libre s'exerce toujours dans les limites convenables de la conscience et du devoir.

Rien de plus faux que de supposer que la doctrine qui veut la consécration et la satisfaction complète des attraits légitimes de la nature, des mobiles du cœur humain, des passions natives de l'homme, soit contraire à la doctrine du devoir découlant du Christianisme. Cette accusation que nous voyons avec peine lancer à chaque instant contre notre Ecole, malgré nos explications réitérées, ne tendrait à rien moins qu'à nous placer en dehors du Christianisme, en établissant entre nos doctrines morales et celles du Christianisme une opposition des plus flagrantes. Nous ne voulons pas et nous ne pouvons pas accepter une pareille position ; car, à nos yeux, la doctrine du devoir, émanée du Christianisme, ou plutôt aussi ancienne que le monde, se concilie parfaitement avec la doctrine de la liberté d'essor des sentiments humains produite par Fourier ; bien plus, celle-là, bien comprise, ne fait que confirmer et corroborer celle-ci.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire un passage de notre livre de l'*Esquisse d'une science morale*, liv. I, p. 182, 183, 184, où ce rapport est clairement établi :

« Chaque homme, y est-il dit, comme éche-

ion de la grande échelle des êtres, a une série de fonctions à remplir, fonctions qui doivent contribuer à l'ordre universel, et qui forment, dans leur ensemble, la destinée spéciale de l'individu. Ces fonctions varient pour les hommes, suivant les combinaisons de la Providence; mais elles se rapportent toutes à un type primitif, universel, qui est la destinée générale de l'homme. En raison de ces fonctions qu'il a à accomplir, Dieu a distribué à chaque individu des facultés diverses ou sentiments, qui en sont les instruments, et le font agir dans le sens de l'ordre universel, comme dans un orchestre l'harmonie résulte de l'accord des instruments divers, distribués dans le sens de l'ensemble.....

» De là il résulte diverses conséquences importantes. Si Dieu nous a donné les facultés ou sentiments qui nous poussent à l'accomplissement de la fonction spéciale qu'ils représentent, comme rien n'est fait en vain dans la création, comme chaque fonction est nécessaire à l'ordre universel, il doit y avoir aussi pour nous *nécessité* d'accomplir ces fonctions et d'obéir aux mobiles qui y poussent, ou, en d'autres termes, il y a pour nous *devoir* d'employer nos sentiments ou facultés dans le sens du plan providentiel, de graviter dans le sens du mouvement universel, d'agir dans le but du maintien et de la conservation de l'ordre universel. L'idée du *devoir* découle ainsi de cette nécessité morale où se trouve l'homme d'accomplir sa vocation; elle découle de la conscience qu'il a de sa destinée, et en même temps de celle qu'il a des facultés à lui départies pour l'accomplissement de chaque fonction spéciale de sa destinée. En sorte que *l'idée du devoir est corréla-*

tive et correspondante à celle du sentiment, ou du mobile de la fonction : ce qui veut dire qu'à chaque sentiment spécial correspond un devoir spécial, analogue, et *vice versa*.

» S'il y a pour l'homme nécessité morale d'accomplir sa vocation et d'agir dans le sens de ses impulsions naturelles, il doit y avoir aussi pour lui *puissance* d'agir conformément à cette vocation ; *il doit être libre dans l'essor de ses passions*, en tant que cet essor est renfermé dans les limites naturelles ; en un mot, il doit *pouvoir librement* agir selon son rang, remplir la place à lui assignée, sans être entravé par quoi que ce soit. Le monde extérieur, c'est-à-dire le milieu où l'homme se trouve, l'assiége par une multitude de points de contact ; mais les plus importants sont ses relations avec les êtres ayant la même nature que lui et la même destinée. Pour que des créatures libres, ainsi mises en présence, puissent s'aider mutuellement et ne se gêner jamais dans le déploiement de leur activité, il faut qu'une ligne de démarcation invisible circonscrive les limites au sein desquelles le développement parallèle des individus trouve indépendance et sécurité. La règle, qui fixe ces limites et garantit cette liberté, s'appelle *droit. L'idée du droit est donc corrélative à celle du devoir et en même temps à celle du sentiment.* Le sentiment ou le mobile, le devoir ou le motif, le droit ou la liberté d'agir, sont les trois éléments plastiques de la fonction de la destinée ; ou, en d'autres termes, chaque fonction est *provoquée* par un besoin, *nécessitée* par un devoir et *déterminée* par un droit... Le mobile, c'est l'*impulsion*

première de la fonction ; le devoir, c'est *le moins* dans l'exercice de la fonction dont nous ne pouvons pas nous dispenser ; le droit, c'est *le plus* que nous ne pouvons dépasser. Le mobile découle du sentiment en général, le devoir émane de la raison ou conscience, et le droit se rapporte à la volonté.»

Ainsi, la règle du devoir, bien comprise, mène à l'essor le plus large de nos sentiments naturels, puisque, loin de limiter, encore moins de défendre l'exercice des facultés nécessaires à l'évolution de notre destinée, elle commande leur exercice et met au contraire des bornes à la restriction de cet exercice. La théorie de la liberté d'essor de nos sentiments naturels, bien loin d'être opposée au Christianisme, est au contraire l'application la plus logique des notions du devoir, émanées de l'Evangile.

Le Christianisme, non le Christianisme historique de telle ou telle secte, mais le *Christianisme intégral*, tel qu'il se trouve dans l'Evangile, n'est certainement pas la morale de répression, de contrainte, de mortification exagérée, que s'est efforcé de propager un ascétisme faux et hypocrite. Où trouvez-vous dans l'Evangile que le Christ recommande l'extirpation, l'anéantissement ou même la répression des sentiments que le Créateur a mis dans le cœur de l'homme? On le voit bien flageller vigoureusement l'égoïsme du riche, la cupidité, l'esprit orgueilleux de domination et de privilège, l'hypocrisie des pharisiens ; parce que ce sont là les plus grands obstacles au progrès et à la liberté d'essor des bons sentiments de l'homme, à l'observance

des règles du devoir et à l'extension des droits ; car le privilége, le monopole, l'égoïsme et l'orgueil des castes ont toujours arrêté l'humanité dans les voies du bien et du perfectionnement, en excluant de toute activité morale le grand nombre, et paralysant ainsi le corps social.

Le Christ, bien loin de restreindre la sphère de l'activité morale, lui ouvre au contraire de nouveaux horizons ; bien loin de chercher à détruire les sentiments existants de l'homme, il veut au contraire accomplir, élargir la sphère du sentiment, en posant dans l'humanité le germe de nouveaux sentiments, propres à pousser les hommes dans les voies de la destinée. C'est ainsi que sont posés dans l'Evangile, comme de nouveaux jalons indiquant le chemin de la doctrine, les sentiments de l'humilité, du sacrifice, du renoncement, de l'espérance, de la foi, de la charité, de la fraternité universelle, de l'amour divin, etc.

L'idéal du *Christianisme intégral* consiste donc à étendre sans cesse la sphère de l'activité morale, à multiplier et à développer les facultés, instruments divers de la destinée, et à s'avancer toujours de plus en plus dans les voies du progrès et du perfectionnement moral. Tâcher sans cesse à connaître Dieu, à se rapprocher de lui, à l'imiter dans le divin modèle qu'il nous a laissé, par la pureté de notre vie intérieure et l'activité de notre vie extérieure ; n'accomplir les actes de la vie sociale que parce que telle est la destinée que Dieu nous a donnée ; les rapporter à Dieu, unique but de toute activité, unique sanctificateur de tout acte ; aimer les hommes et les choses en Dieu et pour Dieu ; être prêt à tout instant à faire les plus grands sacrifices pour le bonheur de

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY

ses semblables, à s'associer à eux matériellement et spirituellement pour réaliser le bien-être et le salut commun, et pour la glorification de Dieu, en se rappelant toujours le conseil de Christ au jeune homme : *Vendez vos biens et suivez-moi ;* unir les hommes et l'humanité dans une sainte communion en Dieu ; tendre, avec une ardeur toujours croissante, vers l'association universelle de tous les hommes, pour réaliser la loi de Dieu, le règne de Dieu sur la terre ; — en un mot, incarnation permanente du Verbe dans l'individu, incarnation successive du Verbe dans l'Humanité par une communion continuelle des individus et de l'Humanité en Dieu et avec Dieu, — telle est la plus haute expression de la règle du droit et du devoir selon le Christianisme ; telle est l'apogée du Christianisme, telle est sa réalisation la plus intégrale !

VI.

FUSION DE TOUTES LES SECTES DANS LE CHRISTIANISME.

L'œuvre capitale de la Révolution religieuse étant la réalisation de l'unité religieuse, de la religion intégrale, de l'Eglise universelle, elle ne serait pas accomplie si elle se bornait à opérer uniquement sur le Christianisme, si elle laissait en dehors de son action les croyances qui ne relèvent pas directement de Christ, si elle ne tendait pas au ralliement de tous les systèmes religieux qui existent à la surface du globe. Car l'unité religieuse est l'association de tous les cultes reli-

gieux; car la religion intégrale c'est l'expression synthétique de tous les dogmes religieux du passé et du présent; car l'Eglise universelle, c'est la représentation universelle, œcuménique, de toutes les consciences, de toutes les croyances religieuses.

Mais nous prétendons que cette unité religieuse, ce ralliement universel, sera la conséquence logique et réelle du développement *intégral* du christianisme.

La religion est une des forces de la vie, et la plus importante. La vie humaine étant une et universelle, la religion, dans son expression virtuelle, doit être une et universelle. Dès lors il ne doit y avoir qu'une seule religion universelle, manifestation, dans ses rapports avec l'homme, de la loi éternelle qui *relie*, qui unit la création entière à Dieu. Les cultes divers ne sont que les expressions variées, suivant les temps et les lieux, de cette même religion universelle, ou, pour bien parler le langage théologique et philosophique, la reproduction subjective, variable, relative de la religion objective, immuable, absolue.

En effet, l'étude des divers cultes anciens et modernes, conduit de toute part à une vérité, que s'il n'y a existé sur la terre qu'une seule religion, dont les cultes locaux ne furent primitivement que des émanations plus ou moins pures. Outre l'éclatante uniformité des croyances, certains rites fondamentaux, extraordinaires de leur nature, et néanmoins communs à tous les peuples, rendent cette unité d'origine visible à travers les siècles, d'autant plus qu'on ne trouve dans les éléments propres de l'esprit humain rien

qui puisse expliquer leur perpétuelle universalité.

Cette idée de la progression universelle de la religion est magnifiquement exprimée par M. Lamenais dans son *Traité de l'indifférence*, t. III, p. 180. « Toujours la même, toujours une, la vraie religion devait également, selon les desseins de Dieu, se développer dans le progrès des temps. Et qui pourrait assigner un terme à ce magnifique développement, à cette sublime manifestation de l'Etre infini, de sa vérité et de son amour, puisque le culte ineffable que les justes rendront à jamais au Très-Haut dans la vie future, n'est que la consommation du culte que ces mêmes justes lui rendent dans la vie présente ! L'adoration commencée sur la terre et se prolongeant dans les cieux, s'élève, s'étend, se dilate, pour ainsi dire, comme la félicité des élus pour remplir l'éternité ! »

On est donc amené à considérer la religion universelle, comme une unité organique, ou plutôt, *subjectivement*, comme une série, ayant son centre et ses ailes. Le centre réunit les ailes, les combine et les balance.

Or, l'examen attentif des religions qui existent à la surface du globe conduit à l'idée que le Christianisme est la religion typique, centrale, à laquelle aboutissent les autres religions et qui leur sert de centre de ralliement, d'unité et de vie.

En effet, si l'on considère le Christianisme, dans son développement intégral, au point de vue supérieur auquel le progrès actuel des sociétés permet de le considérer, on peut dire qu'il exprime à la fois, de la manière la plus pure et la

plus quintessentielle, les croyances, les dogmes et les cultes des religions payennes, juive, mahométane et philosophiques.

Ainsi l'idée du sacrifice, de l'expiation et du culte aux génies supérieurs, dieux multiples du Dieu un, qui domine dans le Paganisme, se reproduit sous une forme plus pure dans le sacrifice chrétien, dans le dogme de l'expiation, dans le dogme de la trinité, dans la croyance aux anges et dans le culte de la vierge et des saints. Le Paganisme est donc destiné à être pénétré et transformé par le Christianisme, qui n'est pas venu pour détruire ses traditions fondamentales, mais pour les accomplir, les annoblir et les élever à une puissance supérieure.

Le dogme juif de l'alliance avec Dieu, de la rédemption matérielle et réelle du genre humain, la croyance à la venue d'un *Messie*, d'un libérateur, qui doit paraître éclatant de gloire à tous les rois de la terre, délivrer le peuple du joug de l'étranger et rendre Jérusalem l'objet de la louange de toutes les nations, et qui, ramenant sur cette terre le règne de la justice, rendrait aux hommes l'indépendance et le bonheur, — ce dogme, disons-nous, se trouve reproduit sous une forme plus large, plus complète, plus générale et plus universelle, par le Christianisme, qui s'est annoncé comme devant accomplir la loi et les prophètes et non pas les détruire.

Le Christianisme, d'après son interprétation intégrale et non d'après l'interprétation tronquée des sectes, tout en proclamant par des termes formels l'œuvre de la rédemption spirituelle et morale de l'humanité, n'exclut pas l'œuvre de la

rédemption matérielle, de l'affranchissement réel et effectif des maux qui désolent la terre.

Pour admettre l'opinion contraire, c'est-à-dire, celle de certain théologiens et de certaines sectes, qui soutiennent que la rédemption est une œuvre purement spirituelle et qu'elle n'aura d'effet réel que dans l'autre vie, il faudrait tronquer l'Evangile, supprimer une partie des traditions bibliques, ou au moins altérer leur sens réel et positif ; il faudrait ensuite nier le progrès matériel qu'à accompli l'humanité depuis Jésus-Christ et qu'elle est encore destinée à accomplir ; il faudrait se mettre en contradiction flagrante avec les faits et les actes les plus constants de l'Eglise depuis 1 800 ans, qui tous ont tendu invariablement vers le progrès physique, intellectuel et moral de l'humanité ; il faudrait enfin se mettre en opposition formelle avec le désir, le sentiment, le plus ancien, le plus radical et le plus universel que le Dieu grand et bon, fait mis dans nos cœurs. L'espèce humaine, depuis l'origine du monde, a toujours cru à une terre promise, à une destinée heureuse, à un avenir de bonheur ici bas et au ciel, et les prophéties, les dogmes, les révélations ne sont que l'écho multiple de ce désir immense, universel et perpétuel en la rédemption ici bas et dans l'autre monde.

C'est à cette manie fausse, étroite et hérétique des théologiens et des sectes d'envisager le dogme de la rédemption sous un point de vue exclusivement spirituel et mystique, — qui les met en contradiction avec les aspirations les plus ardentes du cœur humain et, avec le sens le plus réel et le plus positif des traditions sacrées, — qu'il faut en grande partie attribuer l'obstination du peuple

juif, le peuple pratique par excellence, à ne pas se rallier au Christianisme. Tout devrait pourtant l'y rallier ; et une meilleure application, de sa part, des traditions bibliques, et une interprétation plus large, plus intégrale, de la part des chrétiens, de l'Evangile, et surtout du dogme de la rédemption, qui s'y trouve contenu.

Par le Christianisme intégral, qui inaugurera cette interprétation large et intégrale de l'Evangile, le dogme de la rédemption sera développé sous tous ses aspects, à la fois spirituel et matériel, céleste et terrestre, de manière à satisfaire à toutes les exigences, à toutes les traditions et à toutes les croyances.

D'un autre côté, les Juifs, mieux éclairés (et à cet égard, nous pourrions déjà signaler des symptômes remarquables), ne s'obstineront plus à attacher aux traditions bibliques le sens d'une rédemption matérielle (*immédiate et actuelle*), que les faits ont toujours démentis. Mais ils y verront la promesse d'une rédemption, d'un affranchissement devant s'opérer successivement et à la suite des siècles, et de l'établissement du royaume de Dieu, de la nouvelle Jérusalem, devant se faire, non seulement *pour eux seuls*, qui ne sont plus que les fragments de la nation juive, mais pour tous les peuples, qui en adhérant à l'Ancien et au Nouveau Testament, seront entrés dans l'alliance où le peuple juif est entré. Alors, juifs et chrétiens, ralliés sons la Bible, s'uniront dans une espérance commune, dans une œuvre commune !

Le Mahométisme peut être considéré comme une continuation du Mosaïsme et un reflet du

Christianisme. Les principales vérités contenues dans l'Ancien Testament se trouvent reproduites dans le Koran : l'unité de Dieu, la chûte originelle, la promesse d'une nouvelle alliance par la venue d'un livre destiné à diriger les hommes dans les voies de Dieu. D'un autre côté, le Koran contient plusieurs préceptes qui sont évidemment inspirés par l'esprit de l'Evangile, comme les préceptes concernant la prière, l'aumône, le jeûne, la résignation, l'obéissance, l'humilité, la patience, la propagation de la vérité, et la croyance en la vie future, au ciel et en la résurrection. Si le Mosaïsme peut être comparé, quant au Christianisme, à l'aurore annonçant la lumière du soleil, le Mahométisme peut être comparé aux rayons crépusculaires, refléchissant une partie de la lumière solaire.

Toutefois, le point capital et fondamental du Mahométisme, et par lequel il tient à la fois du Mosaïsme et du Christianisme, c'est la croyance en l'établissement de l'empire universel du Dieu unique sur la terre, en la réalisation de l'unité du monde sous la loi de Dieu, révélée par son prophète Mahomet.

Nous avons déjà vu que le Mosaïsme soutenait cette croyance en l'établissement du royaume de Dieu, mais borné à la nation juive.

D'un autre côté, le Christianisme, bien interprété, contient aussi la croyance en l'avènement du royaume de Dieu sur la terre et au ciel. Cette doctrine est combattue, il est vrai, par certains théologiens et certaines sectes, qui prétendent reléguer l'établissement du règne de Dieu en l'autre monde, c'est-à-dire en l'autre vie. Leurs efforts ne prévaudront pas contre l'esprit du Chris-

tianisme intégral, et le dogme intégral consacrera définitivement la doctrine qui est la plus conforme aux aspirations les plus constantes et les plus universelles du genre humain.

La consécration et le développement de la croyance en l'établissement *réel* du royaume de Dieu sur la terre offrira un grand point de ralliement du mahométisme au Christianisme. Ce ralliement serait encore plus prompt et plus décisif, lorsque le triomphe des idées de tolérance et d'universalisme aurait appris aux chrétiens à respecter davantage ce qui est un objet de vénération pour les autres hommes. Pourquoi conteste-t-on à Mahomet le titre de prophète de Dieu ? En lisant le Koran, on ne peut pas disconvenir qu'il ne soit l'œuvre d'un homme de génie, divinement inspiré. Cette œuvre est loin d'approcher de la perfection de l'Evangile ; mais l'Ancien-Testament n'est pas aussi parfait que le Nouveau-Testament. On ne considère pas moins Moïse comme un révélateur. D'ailleurs, le Koran se présente comme une confirmation des Ecritures, et il croit à la sainteté de la mission de Jésus, fils de Marie ; il flagelle en outre rigoureusement l'esprit d'exclusivisme, et donne aux chrétiens et aux juifs des leçons de tolérance. Ainsi, le ralliement du Mahométisme au Christianisme n'est pas chose si impossible et si monstrueuse qu'on serait porté à le croire au prime abord. Déjà l'esprit chrétien a pénétré, sous divers points, les enfants de Mahomet ; et Constantinople, la capitale de l'Islamisme, est, à l'heure qu'il est, plus chrétienne par l'esprit que mahométane ; et, à certains égards, elle se montre plus chrétienne que Rome, la capitale du Catholicisme.

Enfin, la philosophie, dans ses systèmes, se rallie de plns en plus au Christianisme. Les systèmes de la philosophie ont besoin d'un centre d'unité et de ralliement doctrinal, qu'ils ne trouvent que dans le Christianisme intégral ; celui-ci ouvrira nn champ vaste à l'activité et aux productions variées de l'esprit de système, par la largeur de ses doctrines, qui sauront concilier l'unité avec la variété, et aux investigations de la raison et de la conscience individuelle, lorsqu'il aura développé sa face plus libérale et plus rationnelle.

Le *Christianisme intégral* est donc le vrai centre de ralliement de tous les cultes, de toutes les religions, de tous les systèmes religieux ; il en est la haute raison. Aucnne synthèse religieuse ne peut plus être faite en dehors de la raison chrétienne, pas plus qu'il ne peut y avoir deux centres dans la série ; et, à moins d'attendre une nouvelle révélation, c'est perdre son temps que d'espérer une nouvelle religion, plus parfaite que le Christianisme intégralement développé et interprété. Cette œuvre serait au-dessus de la puissance des plus grands génies de l'humanité.

Le progrès religieux consiste donc à développer de plus en plus le Christianisme *subjectivement*, sous toutes ses faces et dans son intégralité. Par une conséquence de ce travail se manifesteront déjà les divines harmonies de la religion centrale avec les systèmes religieux du globe.

A mesure que ces harmonies sublimes se développeront, ces systèmes religieux seront pénétrés par l'esprit du Christianisme, seront transformés, jusqu'à ce qu'ils soient convertis, en ailes resplendissantes de la *Religion intégrale*.

Alors la révolution religieuse sera accomplie, et l'unité religieuse sera consommée dans les siècles des siècles!..· Ainsi soit-il!

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE,

25, quai Voltaire.

—

L'UNITÉ RELIGIEUSE, par ALPH. GILLIOT, 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. 50 c.

ESQUISSE D'UNE SCIENCE MORALE. — PREMIÈRE PARTIE. Physiologie du sentiment, ou méthode naturelle de classification et de description de nos sentiments moraux, par ALPHONSE GILLIOT, 2 vol. in-8°. Prix : 10 fr.

L'HARMONIE UNIVERSELLE ET LE PHALANSTÈRE EXPOSÉS PAR FOURIER. — 50 cent. la livraison; par la poste, 55 c.—Chaque livr. comprend 56 pages de texte compacte (cliché), contenant 50 pages in-8° des œuvres complètes.

Les souscripteurs sont instamment priés de retirer les dernières livraisons de cet ouvrage qui est maintenant complet.

MANIFESTE DE L'ECOLE SOCIETAIRE fondée par FOURIER, ou BASES DE LA POLITIQUE POSITIVE. Paris, 1842. (écrit par M. CONSIDERANT, et adopté par le Conseil de l'Ecole). Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. 1847. Un beau vol. in-18. Prix : 1 fr. 25 c.; par la poste, 1 fr. 60 c.

LE SOCIALISME DEVANT LE VIEUX MONDE OU LE VIVANT DEVANT LES MORTS. Par VICTOR CONSIDERANT.—Un vol. in-8°, 264 pages. Prix : 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 50 c.

APPEL AU RALLIEMENT DE TOUS LES SOCIALISTES, observations par V. CONSIDERANT, **PHALANSTÉRIEN**, représentant du peuple et membre du conseil général de la Seine, en réponse à la lettre de M. REY, **COMMUNISTE**, ancien conseiller à la cour royale de Grenoble

---

SOCIALISME APPLIQUÉ AU CRÉDIT, AU COMMERCE, A LA PRODUCTION, A LA CONSOMMATION, par François COIGNET, manufacturier, auteur de la *Réforme du Crédit et du Commerce*, à la librairie phalanstérienne, 25, quai Voltaire. Prix : 25 c.

RÉFORME DU CRÉDIT ET DU COMMERCE, par François COIGNET. 1 vol. in-12, format Charpentier. Prix : 2 f. 50 c.

PAROLE DE PROVIDENCE ET MÉLANGES, par Mme CLARISSE VIGOUREUX, 2e édition.—Prix : 1 f. 75 c.

LE FOU DU PALAIS-ROYAL, par F. CANTAGREL. Dialogues sur la théorie de Fourier. 2e édition. 1 fort vol. grand in-18, format Charpentier. Prix : 4 fr. ; par la poste 4 fr 50 c.

Imprimerie de LANGE LÉVY, rue du Croissant, 16.